**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 39 (1901)

**Heft:** 16

Artikel: Un voyage à Paris : II

Autor: Rouget, Paul

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-198711

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

## **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

## Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF: 11.12.2025** 

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

# NTE

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER

Grand-Chène, 11, Lausanne. Montreux, Ger '7e, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements:

# BUREAU DU « CONTEUR YAUDOIS, » LAUSANNE

Suisse: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 45 cent. - Suisse: 20 cent. Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

#### Préparons-nous.

La question des fêtes du centenaire de 1903 commence à préoccuper les esprits. Au Conseil communal de Lausanne, M. Emile Bonjour a émis le vœu que la municipalité s'entende avec le Conseil d'Etat pour célébrer la date du 14 avril 1903 le plus dignement possible et pour faire coïncider les fêtes avec l'inauguration des grands travaux publics entrepris ces dernières années. La municipalité a déclaré séance tenante qu'elle entrait en plein dans ces vues, qui ne peuvent manquer d'être bien accueillies par la population. Il ne faut pas attendre au dernier moment, en effet, pour préparer ces festivités, et plus on leur donnera d'éclat, mieux on fera.

Dans la Revue, M. E. Bonjour se demande en outre si un compositeur ne pourrait trouver pour le 14 avril 1903, non une banale cantate, mais une Marche vaudoise simple, mélodique et vraiment populaire. C'est aussi une excellente idée. Puissent nos musiciens ne pas la laisser échapper.

Nous aurons pour ce grand jour la repré-sentation d'un drame national, auquel M. Warnery, professeur à l'Université de Lausanne, travaille depuis quelque temps déjà. Le talent de cet auteur nous promet une œuvre de belle venue.

Il est à supposer que nos sociétés de musique, de chant et de gymnastique, si elles ne sont pas appelées à coopérer à l'interprétation de ce drame, participeront tout de même activement aux grandes fêtes en commémoration de notre constitution.

Mais pour que le 14 avril 1903 soit une vraie manifestation du peuple vaudois, il importe qu'on s'y prépare dans tout le canton aussi bien qu'au chef-lieu. Sans doute, il n'y aura pas moyen de représenter des drames dans toutes les villes et dans tous les villages; mais dans chaque localité les autorités et les sociétés artistiques peuvent organiser des solennités, des divertissements appropriés au caractère de la journée, et il n'est pas trop tôt pour y songer déjà maintenant et arrêter les grandes lignes du programme. Certaines villes, comme Cully qui nous donna Davel, et comme Morges et Rolle, qui furent aussi des foyers de notre indépendance, tiendront sans doute honneur de marquer la date du 14 avril d'une manière toute spéciale.

S'il nous était permis de donner un conseil, nous voudrions que la jeunesse eût la plus large part possible à ces fêtes de la patrie vaudoise, afin qu'elle en gardât un de ces souvenirs qui ne s'oublient pas et qu'elle transmettrait avec enthousiasme à nos arrière-neveux. Il nous semble aussi que, à part le côté réjouissances de cette journée, chaque commune de-vrait songer à créer ou à inaugurer quelque institution d'utilité publique ou de bienfaisance, quelque œuvre utile, nouvelle école, restauration d'église, fondation spéciale, etc., bref, quelque chose qui durât plus longtemps que le son des musiques et que le brouhaha des cantines. Et si, dans chacune de 1 os trois cent quatre-vingt-huit communes, un ou plusieurs généreux philanthropes donnaient de leur superflu pour aider à ces créations ou pour en faire naître d'autres, ils contribueraient à faire du 14 avril 1903 une date glorieuse de notre histoire et leurs noms seraient cités avec ceux des Monod, des Muret, des Pidou et des La Harpe.

Voyons, les patriotes à la hourse garnie, les artistes vaudois, les hommes d'initiative, ne laissez pas passer la grande date de 1903 sans fouiller votre poche ou votre cerveau. Donneznous des idées et donnez-nous de quoi les appliquer.

Exposition de Vevey. - Ainsi que tous nos confrères, nous constatons avec grand plaisir que le second numéro du Journal officiel ne le cède en rien au précédent, au contraire : il suffit de citer les excellents clichés de MM, Ruchet, Ruffy et A. Ceresole, accompagnés de notices biographiques et d'articles divers. On remarque, en outre, une reet d'articles divers. On remarque, en outre, une re-production d'un tableau en papier découpé, œuvre de patience contenant, outre hut personnages, de nombreux animaux domestiques et autres. Lire la description que donne M. Cerssole de ce curieux travail. Mentionnons encore Phistorique fort intéressant de toutes les forces motrices dont nous disposons dans le canton de Vaud.

## Ce qu'on voit et ce qu'on entend dans les trams.

(Fin.)

Je m'aperçois que je ne me suis jamais acquitté de mon dernier article sur les trams. Il est temps cependant. Voici ce que j'y ai observé il y a quelques jours :

A l'une des extrémités du wagon, quatre messieurs, un banquier, un gros négociant et deux rentiers, qui ont l'air de ne pas savoir que faire de leur personne, parlaient des socialistes sur un ton de mauvaise humeur. Ils se demandaient comment on pourrait se débarrasser de ces importuns personnages et à quelle sauce on pourrait bien les manger.

Je ne sais s'ils ont trouvé la solution. Quoi qu'il en soit, si ces messieurs veulent les manger — n'importe à quelle sauce — il faut qu'ils se mettent en appétit, car il y en a qui seront durs à digérer.

A ma gauche, était assise une brave ménagère, tenant sur ses genoux un panier rempli de diverses provisions. En face d'elle, deux autres dames, rentrant aussi du marché.

- Bonjour, madame B..., fit l'une de ces dernières en tendant la main à ma voisine, comment dites-vous que ça va?

Voilà, on n'est guère bien par ce mauvais temps... A propos, quel est ce monsieur de Chillon, qui nous prédit foutes ces pluies? Savez-vous qu'il est bien ennuyeux.

- C'est un monsieur Capré. Mon mari le connaît. Il paraît qu'il est très entendu dans les affaires du ciel; on ne sait pas comment il fait, mais il voit venir le temps... Vous venez, comme moi, de faire votre petit marché?

Vous avez raison de dire « petit marché, » car on n'y trouve plus rien: quelques carottes, des épinards, des poreaux, des raves, c'est tout. Ah! je vous promets que les dîners me sont un terrible souci!

Et puis, mes hommes sont si tellement difficiles, si tellement gourmands, que je ne saurai bientôt plus que mettre sur la table; ce sont des récriminations continuelles : « Toujours des épinards, toujours des poreaux, toujours des macaronis, voilà leur refrain.

- Eh bien, ma chère, je puis vous en dire autant. C'est une véritable croix... Ah!... si on avait pu prévoir tout ça!

N'est-ce pas!... Si c'était à refaire...

Pendant que ces deux braves ménagères se faisaient ainsi leurs confidences, un Lausannois, assis à ma droite, ronchonnait après la nouvelle poste en se frottant le dos de la main: « Je me suis laissé pincer hier soir à cette nouvelle boîte aux lettres, qu'on n'y comprend rien. Jamais je n'y en remets une, ils feront comme ils voudront...

Et puis j'aurais voulu quelques timbres-poste, pas mèche, on venait de fermer le guichet. Je ne savais pas que c'était déjà huit heures.

- Ah! il fallait regarder l'heure à l'horloge.

— Il n'y en a point.

Oh! ça viendra. Mais, en attendant, on va vite regarder l'heure à l'ancienne poste, et puis on court à l'autre; c'est ce que chacun fait.

Tiens, je n'y avais pas songé. C'est une idée.

- Aloo!

L. M.

## Un voyage à Paris.

П

Tout de suite, après le déjeuner, Frérot parla de

Mais le gendre, qui avait pu obtenir la permission de la matinée à son magasin, devait s'y rendre l'après-midi. Valérie, un peu souffrante, comme son mari l'avait annoncé, était condamnée à garder la

Le vieux serait donc obligé de sortir seul.

Il parla d'aller voir un pays, Isidore Bontin, un ancien camarade à lui, installé dans la rue Secré-tan, du côté des Buttes-Chaumont. Etait-ce loin?

Mornet répondit : non, par les boulevards qu'il suivrait tout droit jusqu'au rond-point de la Villette, il y en avait pour une bonne demi-heure. Au rondpoint, il se renseignerait; la rue d'Isidore était tout près, on la lui indiquerait.

Avant de sortir, l'employé prit sa femme à part : - Dis donc, Valérie, on ne peut pas le laisser ainsi s'en aller avec une blouse, ça nous humilie, tu comprends. Il devrait avoir au moins une tenue convenable. Que pensera de lui et de nous ce marchand de vin?

— Evidemment, mon ami... mais il ne voudra pas en acheter un, je le connais...

Vieux pingre! s'écria Mornet.

Heureusement, pour l'apaiser, Valérie eut une bonne remarque:

- Laisse donc : s'il ne dépense pas son argent, tout nous reviendra un jour!...

— Tn as peut-être raison, murmura-t-il.

Puis une bonne pensée lui venant :

- Ecoute, j'ai une de mes redingotes que je ne pourrai plus guère porter; si tu la lui donnais?.

- C'est cela. Tu peux partir tranquille. Je vais la lui faire endosser.

Un moment après, Frérot, flottant dans cette redingote deux fois trop longue pour lui, beaucoup plus petit que son gendre, un vieux chapeau haut de forme remplaçant sa casquette, oscillant sur sa tête embroussaillée, descendait l'escalier et gagnait la rue, puis le boulevard de la Chapelle.

Tout de suite, il entendait rire autour de lui.

Puis un gamin qui le croisa, cria :
— Tiens, le Juif-Errant!

Mais non, remarqua un autre, ce doit être un échappé de Charenton.

Enfin, un troisième glapit:

Eh! dis donc, le vieux, défie-toi, ta redingote qui balaie le trottoir...'
Frérot, baissant la tête, fila.

Ces gens avaient raison, en somme. Il sentait les pans de la redingote, à chaque pas, lui battre les mollets.

– En voilà une machine que m'a donné Valérie! s'exclame-t-il.

Et comme il levait la tête, il vit devant lui, en haut d'une boutique, une pancarte sur laquelle, en

grosses lettres, était écrit cet avis : « Ici on fait toutes les réparations d'habits ».

Ca fait bien mon affaire, songea Frérot. Puisque Valérie m'a donné cet habit et qu'il ne me va pas, j'ai le droit de le faire arranger. Elle ne m'en voudra pas.

Il entra donc et, malgré sa simplicité d'esprit, finaud tout de même comme un bon paysan:

- Bonjour, la compagnie, dit-il à l'homme qui s'avançait pour le recevoir, v'la ce que je voudrais: j'ai sur le dos une redingote qu'est trop longue. Vous ne pourriez pas me la rogner? Vous auriez pour vous les rognures en paiement.

— Mon Dieu, si, fit en souriant le tailleur, malgré

que ce soit là un singulier marché et non dans les

habitudes de ma maison.

Il prit ses ciseaux, fit lever les bras au vieux, puis, dans son intérêt, puisque les rognures étaient pour lui, coupa la redingote presque sous les bras. - Comme ça, vous ne serez plus gêné, remarqua-

- En effet, seulement, tout de même, vous en

avez peul-être trop enlevé!
— Pas du tout... les costumes se portent ainsi à présent... C'est la dernière mode.

Le tailleur voyait à qui il avait affaire.

— Allons, à quéque chose près, j'suis pas difficile, moi, cria le vieux.

Et il sortit.

Les passants rirent de plus belle autour de lui.

- Y sont rudement gais, à Paris, murmura-t-il entre ses dents. Mais, sans de grandes difficultes, il parvint enfin

dans la rue Secrétan et trouva le comptoir d'Isidore. Celui-ci fut heureux de revoir un pays. On but force petits verres pour fêter sa visite.

Le soir, peu habitué à boire, le vieux se trouva complètement gris. Isidore l'invita à coucher chez lui, mais, malgré l'ivresse, il ne voulut pas accepter, gardant encore un peu de raison...

Ah non, mon vieux, ma fille serait en peine.

Le marchand de vins se vit contraint de héler un flacre, dans lequel il fit pénétrer Frérot, Puis il jeta au cocher l'adresse de Mornet que le paysan eût

beaucoup de mal à donner. Un quart d'heure après, la voiture s'arrêta à cette adresse. Le client ne descendant pas, l'automédon dut sauter de son siège. Il le trouva dormant à poings fermés. Il dut le secouer pour le réveiller, puis, quand il fut sorti, il réclama les trente sous de la course.

- Trente sous, cria Frérot un peu dégrisé, eh ben, mon vieux... à Trifouilles, mon pays, on vous charrie pendant une demi-journée pour ce prix-là-

- Je ne m'occupe pas de votre pays. Donnez-moi mes trente sous!

- Jamais... Voulez-vous dix sous ?

- Trente, ou j'appelle la police!

- Ouinze!

Trente, espèce de pochard...

Pochard, moi, crédie. Répétez un peu, voleur.
 Oui, pochard...

Un rassemblement s'était formé, - Kss' kss', sifflaient des gamins. client, au lieu de le payer, l'invectivait. Heureusement Mornet, rentré de son magasin, ayant entendu du bruit dans la rue, ouvrit une fenêtre et cria aussitôt:

Un agent arriva. Le cocher expliquait que le

Valérie! c'est ton père qui fait encore des siennes.

Il descendit en courant et arriva juste à temps pour l'empêcher d'être emmené au poste.

Le vieux expliqua ses aventures à son gendre qui, furieux, lui jeta, en voyant sa redingote perdue: - Mais vous êtes fou, ma parole!

(La fin samedi.)

Nos bonnes gens. - En éveillant les dormeurs attardés, le canon du 14 avril réveille également les souvenirs patriotiques. Moi, il m'a fait songer - pourquoi? je l'ignore la modeste cérémonie d'inauguration du monument élevé, à Vidy, à la mémoire du major

Davel, il y a deux ou trois ans de cela. On était aussi en avril. Une grande foule, grande comme celle qui jadis accompagna le pauvre major à l'échafaud, remplissait toutes les routes conduisant à Vidy. Tout à coup, sur la route de Morges, apparurent les voitures dans lesquelles avaient pris place les autorités, les membres des comités et les invités. Sur le siège de la voiture du Conseil d'Etat, un huissier au manteau vert et blanc; un huissier au manteau rouge et blanc sur le siège du carosse municipal. Un tourbillon de poussière, dans lequel se jouaient les rayons du soleil, entourait, comme d'un nimbe, le cortège officiel.

« Maman!... maman!... regarde cet homme rouge, là-bas, sur cette voiture! Qu'est-ce que c'est? » s'écrie un bambin en tiraillant la jupe de sa mère. Et du doigt il désigne l'huissier de la commune.

- Mais, petit bobet, ne vois-tu pas que c'est le bourreau.

#### Lo municipau et la salaïe âi z'âo.

Quand on a passá Paquiè et que cllião qu'ont fé lâo dou z'ans dè catsimo ont ètâ reçus, on fâ dein ti lè veladzo dâo canton lè vezitès d'écoulès po vaire à quiet ein sont clliâo qu'ont coumeniyi et po férê monta de n'écoula dein on autra lè pe éduquâ et clliâo qu'ont lo mi recordâ.

Ti lè bouébo dussont po cllia vezita sè revoudrè dè la demeindze po cein que lo menistre, lo syndico, lo greffier et on part dè municipaux saront quie po lao férè recita l'histoire et la grammère, montrà à la carta, tchiffrà dâi règles, férè dâi verbes et tot on commerço, après quiet marquont lè notès, font avanci d'on cran clliâo qu'ein ont lo mè et laissont ein derrai lè pe bêtès.

Quand font cllião vezitès, cllião monsus dè la coumechon d'ècoula ont coutema dè bailli condzi 'na vouarbetta à cllião bouèbo et tandi que cliião gosses s'amusont on bocon pè vai la maison d'écoula, ie vont avoué lo régent et mimameint lè régeannès tant qu'ao pailo derrai dè la pinta dè coumouna po rupâ on part dè salaïès âi z'âo et baire cauquiès litres que la coumouna offrè à cliâo z'autorità.

A la vezita dè sti an, lo vilho municipau Brocan ètâi dè la féta et Rodo dè la pinta qu'est assebin municipau et que savâi que Brocan amâvè d'estra clliâo salaïès âi z'âo, s'est décida dè l'ài férè onna farça po férè recaffà ti clliào gaillà.

S'ètâi met d'accoo avoué lo bolondzi po que mettè dein lo reboo, don lo revon dè 'na salaïe, on petit bet dè cordetta et dein la pâta, à n'on carro, on bocon de patta copaïe tot coumeint 'na trantse et avoué lè z'âo pè dessus, quand la salaïe fe couèta, on sè sarâi papi démaufiâ dâo commerço.

Pè vai lè dix z'hâorès, clliâo monsus et clliâo régeannès s'aminont, lè salaïès étiont dza su la trabllia et cheintiont ma fai destra bon.

Ora quoui est-te que décopè? fe lo Rodo; l'est ao pe vilho compto; allein l'oncllio Brocan, vouaiquie on couté tot frais molâ, copà pi quie! Et l'ai montra la plliace io iavai la cordetta.

Brocan eimpougnè lo coutè, mâ lo diabllio c'ètai cllia pouéson dè revon io lo couté ne poivè pas moodré, avoué cein que lo Rodo l'âi avâi onco bailli on couté que ne copâvè rein et ci pourrè vilho fasâi dâi veindzancès dâo tonaire et dâi sacremeints dâo dianstre pè dévant lo menistre et l'a falliu que l'âi aulè avoué lè duès mans po poai dépondre lo bocan.

Lè z'autro recaffâvant que dâi sorciers dè vaire que châvè dinse po copâ cé bocon et l'âi ein desiont dè totès lè sortès:

Vo n'âi perein d'acquouet, l'oncllio Brocan! desâi ion.

- Ia petêtrè on oû dein lo revon! fasâi on autro.

Adon quand la salaïe fe tota copaïe, lo Rodo boutè lè bocons lè z'ons après lè z'autro su on assiéta et baillè à Brocan cé qu'avâi la patta. Coumeint tot cé mondo avâi eimpougni son bocon avoué lè quatro dài et lo pâodzo, lo vilho ein fe atant avoué lo sein.

Mâ quand l'eût plliantâ lè deints dedein, motta! ne poivè pas ein dècrotsi 'na morse, rappo à la patta; coudhivè trevougni fermo avoué lè duès mans, toosai lo bocon, rein ne vegnâi que lè z'autro ne poivont pas sè teni dè lo vaire terailli dinse cllia salaïe. Tot parâi, à foocè dè trevougni, l'ein dépond on bocon que sè met à recratchi su sa man et quand l'eût vouaiti bin adrâi et que l'eût grattà lo dessus dào resto avoué son couté, trâovè la patta que montrè ai z'autro ein lao deseint:

 Ne su pas mau ébahy se ne pû pas eintanâ clia salaïe, vouaitî-vai se cé caïon dè bolondzi n'a pas laissi la maiti dè son fordâi dein la pâta!

L'arâi falliu ourè quinnès recaffaïès l'ont fé; mâ l'ont onco bin mé recaffà après, quand lo Rodo lão z'a tot raconta la farça; assebin Brocan, dè la radze que l'avâi contre lo Rodo, n'a pas remet lè pi à la pinte du cé dzo quie.

#### Passage interdit.

(Historiette lausannoise.)

« Bonjour, M. Tâtillon! Vous n'avez pas l'air d'être dans votre assiette. Vous avez sans doute des ap-partements à louer, à voir l'écriteau que vous portez sous le bras ?

Vous êtes dans l'erreur, mon brave! Lisez!

Passage interdit. Qu'allez-vous faire de cela? Eh parbleu! le suspendre dans l'allée de ma maison, dont on fait un passage public.

— Mais, ne craignez-vous pas de faire connaître par cet écriteau, à ceux qui l'ignorent, que votre allée ouvre un passage sur l'autre rue.

— Eh! qui ne le sait déjà ? Quand je m'oppose au passage des gens qui n'ont rien à faire dans ma maison, ils me reprochent de ne pas avoir mis de défense.

- A votre place, je ne mettrais pas cet écriteau. — Chacun son idée. Chacun sait ce qu'il a à faire. C'est certain. Faites comme bon vous semble.

Au revoir, M. Tâtillon.

C'est à peine si mon voisin répondit à mes salutations; il bouda et, pendant un mois, il ne mit plus les pieds dans mon magasin d'épicerie, lui qui, jusqu'alors, y venait chaque jour faire quelque emplette et tailler une bavette. Il revint enfin, sous prétexte d'acheter des allumettes.

Cet homme qui paraissait toujours mécontent avait cependant tout ce qu'il faut pour être heureux: une santé robuste, une fille charmante, qui allait être fiancée à un jeune docteur, et enfin il était propriétaire d'un immeuble donnant sur deux rues et

d'un excellent rapport. L'année précédente, toutefois, il avait eu la douleur de perdre sa femme, personne douce, intelligente et avenante. Depuis lors il était devenu un peu bougon.